

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite et fin).

Tuer un singe n'est pas chose déjà si commune, et pour en négliger l'occasion, il faut ne pas être chasseur. Moi, qui le suis à l'excès, je m'étais juré la mort du premier représentant de cette intéressante famille qu'il me serait donné de rencontrer : et bien souvent, seul et sans bruit, j'arpentais, à sa recherche, les rares sentiers de la belle forêt. Mais ces animaux, qui ne sont pas moins rusés que défiant, au moindre bruit, se pelotonnent sur la cime des plus hauts arbres, et vous laissent passer à côté d'eux. Toutefois, si le temps est à l'orage ou qu'un rare concours de circonstances les mette dans cette disposition d'esprit, ils poussent en chœur des grognements sauvages et stridents qui font trembler les échos de la forêt et révèlent aisément le lieu de leur retraite. Ceux-là sont les grands singes *hurleurs* et barbus ; j'eus le plaisir d'en abattre un. Un jour donc, guidé par ces cris répétés, j'abandonnai à la fois et le chemin frayé et les règles d'une sage prudence. Dans ma fougue, je me dirigeai, à travers mille obstacles, vers l'endroit écarté où semblaient m'appeler ces messieurs. Mais, à mesure que j'avancais, les cris étaient poussés plus loin : les singes m'avaient, sans doute, éventé et fuyaient devant moi. Cependant je m'entête à leur poursuite, et, brisant tout sur mon passage, je me fraie péniblement un chemin au travers des ronces, des lianes, des fougères et des bambous. Je marche ainsi longtemps, contournant des rochers, escaladant de vieux troncs renversés, descendant des pentes rapides, remontant des côtes escarpées. Parfois, je m'arrête et j'écoute : évidemment, je gagne du terrain ; la bande n'est plus qu'à deux cents pas de moi. Mais, tout-à-coup, ... plus rien : un silence solennel succède à tant de vacarme, et j'ai beau, cette fois, chercher des yeux, écouter, me cacher, m'immobiliser : les singes se sont évanouis, ou, du moins, ils ont pris le parti de se taire.

Alors, je songe à regagner le sentier et veux reprendre ma trace ; mais je la perds tous les six pas, pour la retrouver dix pas plus loin, et la perdre enfin sans retour. Et le soleil baissait à l'horizon, la nuit venait, et je m'apercevais seulement que j'étais bel et bien perdu au cœur même de la forêt. Que faire pour en sortir ? Je tentai de suprêmes efforts qui n'eurent d'autre résultat que de m'égarer davantage. Enfin la nuit venue, je dus, bien malgré moi, prendre mon parti de l'aventure, et, choisissant une place que je commençai par déblayer, je m'enveloppai de mon mieux, avant de me coucher, sur un sol toujours fort humide. Là, j'eus, pendant de longues heures, le loisir de me livrer aux plus amères réflexions. La forêt était grande ; pour la traverser, il fallait plus d'un jour. Sans doute, je savais que, le soir même, les deux cents nègres de la plantation se-

raient envoyés à ma recherche, et, du côté des animaux, je n'avais sérieusement à redouter que les serpents, qui se dérangent peu la nuit, et les onces [tigres du Brésil], rares dans cette localité. Mais me trouverait-on ? Et comment ? Je n'avais ni bu ni mangé depuis huit heures du matin, et, pour comble d'ennui, ma provision de tabac s'en allait à néant : or, fumant, je trompais la faim et j'éloignais les cruels moustiques qui, s'acharnant sur moi, m'excitaient sans pitié. Et puis, quelle inquiétude n'allais-je pas causer aux hôtes de la fazenda ? Quel trouble dans une maison si calme d'ordinaire ? Quelle frayeur, quelle agitation, quand, sorti depuis le matin, je n'aurais pas reparu à la table du soir ?

Dans cette pénible situation d'esprit, je compris que je n'avais qu'un moyen de salut, et j'en usai bientôt. Crier, je me serais épuisé en vain ; car, si la voix porte loin la nuit, dans les forêts, elle a cependant partout des limites restreintes. Mais vingt cartouches environ me restaient ; et, m'en réservant deux pour abattre, au besoin, le lendemain matin, quelque oiseau dont je n'eusse fait qu'une bouchée, je commençai à tirer toutes les autres. Chaque demi-heure donc, je lâchais un coup de feu auquel répondaient seuls, hélas ! les sonores échos de la forêt, quoique chaque fois cependant un étrange tumulte se fit autour de moi. Troublés dans leur repos, de grands oiseaux quittaient avec fracas la branche de l'arbre voisin dont ils avaient fait choix ; des animaux que je croyais reconnaître pour des sangliers [peccaris], se sauvaient vivement et en troupes serrées ; des cris épars et répétés semblaient ceux de bêtes fauves se consultant, se répondant... puis, tout rentrait dans le silence. Enfin, vers minuit, un nouvel appel eut plus de succès que les précédents : un coup de fusil me parut y répondre, mais si faible, si vague et si lointain, qu'à peine, alors, osais-je y croire. Je me hâtai de tirer de nouveau et, peu de temps après, je reçus une autre réponse. J'avoue qu'à cet instant le cœur me battit vivement : cette fois, j'étais sauvé ! Deux fois, après un quart d'heure d'intervalle, je renouvelai le signal auquel chaque fois on répondit de plus près : enfin, nous parvîmes, mes sauveurs et moi, à nous mettre en communication de cris et de paroles, et bientôt le bruit de nombreux coups de hache et le scintillement de torches encores lointaines m'avertirent qu'on tailait, à ma rencontre, une *picada* [chemin] dans le bois. Mais, de nuit, la besogne avançait lentement, et ce ne fut qu'au bout d'une heure d'un travail opiniâtre que je vis enfin paraître devant moi deux nègres armés de haches et de faux, deux autres, porteurs de torches, et un cinquième, conducteur des travaux ; celui-ci avait un fusil, et c'est lui qui m'avait entendu et répondu. De semblables escouades avaient été, de la *fazenda*, envoyées dans toutes les directions pour cerner la forêt, qui couvre réellement une immense surface de terrain. Ce n'est qu'en reprenant avec mes braves nègres le chemin qu'ils venaient d'ouvrir et qu'ils éclairaient devant moi que j'ai pu me rendre compte de la profondeur à laquelle je me trouvais enfoncé. Nous mîmes près d'une heure à rejoindre le vrai sentier, et j'appris, au retour, que cet endroit, le plus fourré, le plus inextricable et le plus raviné de la forêt, n'avait été, depuis nombre d'années, visité par personne. Sans doute, est-ce aussi la raison pour laquelle ces maudits singes s'y trou-